

I

Prologue

La vie de Pierre Davril fut plutôt bien remplie. Son métier l'avait conduit à diriger des enquêtes difficiles en France, à se déplacer quelquefois Outre-Mer et à l'étranger. Il aimait la recherche de la vérité, il éprouvait peut-être une excitation un peu excessive à l'idée de trouver et de faire punir les coupables, tous ceux qui transgressaient l'ordre nécessaire au bon fonctionnement de la société et perturbaient la vie des « gens honnêtes ».

Aujourd'hui, sa jambe douloureuse (souvenir d'une balle reçue près du genou) repose sur un bas tabouret, le soleil déjà matinal d'avril réchauffe ses articulations qui durcissent et se rouillent. Sous sa terrasse, chaque jour les arbres s'habillent de quelques feuilles et insensiblement les ombres de midi raccourcissent. Plus loin, au sommet de la sombre cathédrale de Clermont, sous leur coiffe aiguë de pénitent noir, deux yeux le regardent

fixement, tantôt bleus, tantôt gris, quelquefois noirs charbonneux, au gré des nuages qui traversent le ciel derrière l'immense bâtisse, à l'horizon, au dessus des Monts du Forez. Il sait bien que l'on ne voit que ce qu'on s'attend à voir, qu'il faut du temps pour changer son regard, mais c'est la première fois que les yeux étranges voulus par les architectes du Moyen-Age, ou plutôt imaginés à leur suite par Viollet-le-Duc, semblent l'observer.

Deux tourterelles animent sa terrasse, elles s'interpellent en roulant terriblement les « R », se posent quelquefois près de lui. Sans peur. Il croit les reconnaître, chaque printemps elles reviennent puis restent fidèles à sa balustrade la moitié de l'année.

Malgré l'heure déjà avancée il sort à peine du sommeil, chacun dit qu'avec l'âge les nuits se font plus courtes, il prouve le contraire ; le soir dès les dix heures il gagne son lit avec volupté, il attend serein le moment où, à peine couché, il s'endort pour une autre vie, souvent étrange, presque toujours agréable, parsemée ici ou là de périodes difficiles qui s'effacent dès l'éveil.

Marianne, sa fidèle compagne depuis plus de trente ans, s'affaire, discrète, ses vêtements soigneusement posés sur le fauteuil rouge l'invitent à s'habiller, à délaisser la mauvaise habitude du vieux peignoir fatigué qu'il enfile par paresse au lever.

Il croit, dans sa prime jeunesse, avoir surtout été attiré par la nature tragique des femmes, quelle étonnante erreur ! Il lui fallut du temps pour en venir

à préférer la gaieté primesautière, l'humour et la gentillesse attentive au sombre mystère. Aujourd'hui la jeunesse tant célébrée, dans chaque chanson, chaque œuvre littéraire ou de vulgaires publicités pour les crèmes protectrices, s'apparente pour lui, le plus souvent, à une époque mal établie de l'existence, où les émotions et les sentiments manquent de consistance et la prétention à connaître le monde et à le transformer reste touchante. Il regrette pourtant la vivacité de ses émotions et la générosité de ses élans. Certes, il était déjà, comme chacun, ce qu'au seuil de la vieillesse le voici devenu : un arbuste présage, à condition qu'il soit arrosé, l'épaisseur de l'ombrage à venir. Il eut peur longtemps de s'être desséché, des personnages différents continuent à cohabiter en lui, l'un d'eux vit de vieux souvenirs ravivés récemment par quelques mois d'intense et d'étrange renouveau. Passée la cinquantaine il se croyait déjà vieilli, il pensait ne plus avoir le temps ; comment savoir quand le fil va se couper ? Voici quelques mois, à plus de soixante ans, des émotions nouvelles et fortes l'attendaient. Un souvenir enfoui avait soudain ressurgi ; les images du passé n'émergent jamais par hasard...

Il avait un peu plus de vingt ans, il marchait solitaire dans la rue qui domine le chemin de berge du quai d'Anjou dans l'Ile Saint-Louis, rêvant à une vague réussite à venir. La perfection un peu froide et austère de ce Paris là n'était pas faite pour lui déplaire, opposée à l'architecture médiocre, de bric

et de broc qui abrita son enfance, ces immeubles superbes, classiques, anonymes, l'impressionnaient, mais il savait qu'il n'y vivrait jamais. La nuit d'automne tombait vite, nulle présence ne troublait ses pensées un peu sombres. Soudain, d'un porche obscur, le bruit d'une porte qu'on ferme à la hâte lui parvint, une femme apparut à quelques pas de lui. A la lumière fléchissante il la trouva aussitôt sublime. Grande, la chevelure épaisse et sombre tombant jusqu'aux épaules, habillée par il ne savait quel grand couturier, elle devait avoir une trentaine d'années, il la crut irréaliste, surgie d'un rêve peuplant ses nuits de solitude, avec une touche orientale qui ajoutait à son mystère. Arrivés tout près l'un de l'autre, ils s'arrêtèrent d'un même mouvement. Elle lui sourit, dans ses yeux et dans son regard qu'elle ne détournait pas, il crut déceler une souffrance inconnue, un appel à l'aide. Il se souvient encore des paroles un peu stupides et banales qui lui vinrent aux lèvres :

– Voulez-vous faire quelques pas avec moi ?

Son sourire s'effaça, son regard balaya le sol comme s'il l'avait blessée, elle tourna lentement la tête vers le porche sombre qu'elle venait de quitter, puis elle dit dans un souffle :

– Ce n'est pas possible, je regrette !

Elle fit rapidement demi-tour, mais à son petit geste désolé et discret de la main il crut déceler une sorte d'authentique et d'inattendue déception.

Il la suivit des yeux sans oser renouveler son offre, elle sonna puis disparut très vite sous la voûte

sombre. Il pensa à un superbe oiseau des Iles victime d'une blessure cachée : il quitte un court instant la cage dorée qui l'abrite, refuse la liberté qu'on semble lui offrir et revient tristement s'installer sur son perchoir pour se balancer doucement.

Après sa rapide disparition il s'approcha du porche, nulle plaque, nulle indication sur les occupants des lieux, seule une sonnette de cuivre brillait faiblement. Il prit du recul, au premier étage une discrète lumière tamisée éclairait une fenêtre au milieu de la façade. Un silence inquiétant régnait, dans la rue pas une âme et derrière lui la Seine opaque. Aucune ombre n'occulta la fenêtre, il attendait, il espérait sans trop le croire l'apparition d'une silhouette. La petite lumière du premier étage s'éteignit, l'obscurité envahissait la rue, les réverbères électriques ne s'allumaient pas encore. Plusieurs soirs il revint à l'heure où le soleil se couche. Il attendit en vain une nouvelle apparition.

A son ultime visite un homme épais surgit près de lui sans qu'il l'ait remarqué, il s'approcha lentement en silence, son regard dur le fit frissonner ; il s'éloigna.

Il y a quelques mois, chez la fille de son ami Edouard, il avait pu observer, malgré ses efforts pour sourire et se montrer aimable le même regard, la même peur, la même beauté triste que chez sa mystérieuse apparition. Sans trop savoir pourquoi il éprouva une vive inquiétude pour elle, les événements qu'il va essayer de conter devaient, hélas, lui donner raison.

Pendant quelques semaines il dut retrouver, à dire vrai sans déplaisir, son ancien métier de commissaire de police. Il commençait à ressentir la monotonie de sa vie, il s'intéressait vaguement à la politique, à la bourse, aux sports... toujours les mêmes données : des côtes, des pronostics, des prévisions, des classements, des « tops », des trahisons, qui meublent de petits événements pour de petites pensées. Il s'était fait à l'idée qu'il ne sert à rien d'espérer l'exceptionnel, qu'il faut simplement parcourir le champ du possible. Après l'arrivée d'Alexandre sa vie peu à peu devint différente.